

BULLETIN.

LES RÉVOLTÉS

Par GUSTAVE AIMARD.

(Suite.)

— Cela me fera le plus vil plaisir ; mais croyez en ma parole, avant une minute vous serez mort d'une balle, là tenez, entre les deux yeux, si vous ne retournez point sur vos pas.

— Vous êtes un vantard, monsieur, je parierais presque que cela ne sera point.

— Malheureusement, monsieur, vous ne pouvez vous en assurer que par le témoignage d'un tiers ; mais brisons-là ; passez, sir William, Dieu veuille que pendant le temps bien court qui vous reste, vous réfléchissiez ; vous n'aurez qu'à jeter vos pistolets.

— Je vous enverrai les balles à la tête, monsieur.

— A votre aise ; vous êtes un tigre d'Ilyricane, Adieu, sir William, je compte.

Le chasseur s'élança alors pour laisser le passage libre à l'Anglais ; celui-ci recommença à gravir rapidement le sentier, espérant peut-être réussir à se mettre hors de portée avant la fin de la minute fatale.

— Eh ! sir William ? cria le chasseur, soixante !

Et il mit en joue.

— Misérable assassin ! hurla l'agent en faisant des enjambées énormes ; au secours !... à l'assassin !... à moi !... au meurtre !

— Ne criez pas tant sir William, et défendez-vous comme un homme, si vous ne voulez pas être tué comme un chien.

L'Anglais comprit la justesse du raisonnement du chasseur ; il fit brusquement volte-face et déchargea à la fois ses deux pistolets sur son ennemi, dont le bonnet traversé d'une balle, fut emporté dans le précipice.

— Bien tiré ! mal visé ! s'écria le Chasseur avec son éternel mépris à moi.

Il ajusta une seconde et lâcha la détente.

L'Anglais poussa un horrible cri d'agonie, étendit le bras et projetta sur lui-même, tomba comme une masse sur le visage et roula le long des pentes abruptes du sentier en rebondissant de roche en roche jusqu'à ce qu'il atteignît finalement la savane.

L'Œil Gris s'était rejeté précipitamment de côté afin d'éviter un choc qui eût été mortel.

— Pauvre diable ! murmura-t-il avec tristesse tout en reprenant son éternel monologue, en core un qui n'espionnera plus ; c'est lui qui l'a voulu, que Dieu ait son âme ! Je crois que maintenant je ne ferai pas mal de compter au plus vite ; avant cinq minutes tous les vagabonds de là-haut seront à mes trousses ; ce n'est pas le moment de se faire tuer sottement dans une embuscade, comme un lièvre au gîte.

Tout en parlant ainsi avec lui-même, le chasseur avait rechargé son fusil ; cette précaution prise, il jeta un regard investigateur autour de lui, écouta un instant et se redressa tout à coup.

— Les voilà ! murmura-t-il. Ils n'ont point perdu de temps. En avant !

Il siffla ses chiens, puis il commença à descendre le sentier avec un adresse, une légèreté inimaginable de la part d'un homme de cet âge.

En atteignant la savane, il aperçut le cadavre de l'Anglais et se baissa sur lui et l'examina curieusement.

— Juste entre les deux sourcils murmura-t-il ; quel malheur que ce pauvre sir William ne puisse pas s'assurer lui-même que j'ai gagné mon pari ! cela me mettrait bien dans son esprit. Bah ! je le lui avais promis ; après tout ce n'est qu'un Anglais de moins, et celui-là, j'en suis sûr n'a pas volé ce qui lui est arrivé c'était un fier diable !

Après cette singulière oraison funèbre prononcée de cet air moitié flegme moitié raisin, particulier au chasseur, il laissa le cadavre inerte du malheureux Anglais. Des pas assez rapprochés se faisaient entendre.

Suivi de ses chiens, qui marchaient sur ses talons, il se glissa comme un serpent au milieu d'un épais buisson.

Deux ou trois minutes plus tard arrivèrent le commandant Delgrès et ses officiers.

Le chasseur assista invisible à ce qui se passa devant le cadavre.

Puis vinrent après le départ de leurs chefs, quatre ou cinq conjurés qui s'arrêtèrent pendant quelques minutes devant le corps de l'espion anglais.

— Vous verrez, grommela entre ses dents le chasseur, que de tous ces drôles, pas un seul n'aura la pensée charitable pensée d'enterrer ce pauvre diable !

Pardieu ! ce ne sera pas moi non plus, j'en ai assez de mes relations avec ce gaillard-là !

Sa prédiction se réalisa ; tous les noirs et les mulâtres, après avoir curieusement examiné le corps s'éloignèrent avec indifférence et sans y songer davantage.

Lorsqu'il se fut assuré qu'il se trouvait de nouveau seul dans la savane, le chasseur sortit de sa cachette.

Il sembla réfléchir un instant puis haussant les épaules :

— Bah ! grommela-t-il, soyons bon.

Il se pencha sur le corps qu'il oïlla, ce que personne n'avait songé à faire.

Il trouva sur sa poitrine dans une poche secrète de son vêtement, un assez volumineux portefeuille dont il s'empara avec un vif mouvement de joie.

— Définitivement Diestret pour nous ! C'est égal Dieu m'a trompé ; en résumé, c'était un vilain personnage ! Si je n'étais pas chrétien, je le laisserais là, pour que sa crasse soit dévorée par les oiseaux de proie ; mais ce ne serait pas convenable, mieux va-t-il lui donner une sépulture.

Il prit alors le cadavre par les pieds, et le traîna jusqu'à un tron profond dans lequel il le jeta :

— Voilà qui est fait ; ouf ! il était lourd ! Couvrons-le, pauvre diable, je ne veux pas le laisser devenir, après sa mort, la pâture des animaux carnassiers.

Il entassa alors sur le cadavre du malheureux Anglais les pierres et les débris qu'il trouva à sa portée, jusqu'à ce que le trou fut comble presque jusqu'au tiers.

— Et maintenant reprenons avec un sourire de satisfaction, bonsoir ! je vais essayer de dormir deux ou trois heures, j'ai bien gagné.

Il jeta un dernier regard sur le trou, puis il s'enfonça dans un épais taillis où il ne tarda pas à disparaître.

Il se cherchait probablement une chambre à coucher.

XI

COMMENT RENÉE DE LA BRUNERIE ENTRA DANS L'AJOUPA DE MAMAN SUMERA ET CE QUI EN ADVINT

Le matin qui suivit cette nuit si remplie d'événements, vers onze heures, l'habitation de la Brunerie était en pleine activité.

Les nègres sous la toute puissante direction de M. David, le majordome, se livraient avec cette nonchalance étudiée qui les distingue, à leurs travaux ordinaires ; les uns guidaient des cabarets chargés de cannes fraîchement coupées qu'ils conduisaient à la sucrerie ; les autres, allant et venant d'un air affairé, de côté et d'autre, sans pour cela travailler davantage, semblaient très-occupés ; à quoi ? nul n'aurait su le dire, eux-mêmes ne le savaient pas ; ce qui était certain c'est qu'il se donnait beaucoup de mouvement ; pouvait-on en dire d'autre ? d'autres en fin, au nombre d'une cinquantaine, mais ceux-là les plus vigoureux et les plus actifs de l'habitation, armés de pelles et de pioches et placés sous la direction spéciale de M. de la Brunerie, ouvraient des tranchées et creusaient la terre avec ardeur.

Le marquis de la Brunerie, de gros souliers aux pieds, un large chapeau en paille de Panama sur la tête et en veste de toile blanche, tenait à la main une grande feuille de papier à dessin sur laquelle un plan était tracé à la règle, faisait creuser sous ses yeux par ses plus fidèles esclaves une enceinte bastionnée autour de son habitation, afin de la mettre le plus promptement possible à l'abri d'un coup de main, au cas probable d'une révolte des nègres marrons, plus sérieuse et plus générale que celles, qui jusqu'alors avaient menacé la colonie.

M. David parut en ce moment accompagnant une quinzaine de nègres conduisant les nombreux bestiaux de l'habitation dans un vaste enclos provisoire élevé à la hâte non loin principal corps de logis.

— Ah ! ah ! vous voilà, commandeur, dit amicalement le planteur en répondant au salut du majordome.

— Oui, monsieur répondit celui-ci ; selon vos ordres je me suis empressé de faire réunir toutes nos bêtes à cornes.

— Ne serait-ce pas dommage ? reprit en riant le planteur, que nos magnifiques bœufs à bosses, si élégants, et si haut montés sur jambes, que j'ai en tant de peines à faire venir du Sénégal, soient volés et mangés par des scélérats du marouff ?

— Et nos bœufs de Porto-Rico, monsieur, si forts si trapus si supérieurs, vous n'en dites rien ?

— Si, commandeur, car j'aime toutes ces nobles bêtes ; aussi je ne veux aucun prétexte les abandonner ; je crois qu'elles seront à leur aise dans le nouveau enclos et qu'elles n'auront rien à redouter des maraudeurs.

— Ces braves animaux seront parfaitement mgnés ; deux qu'ils soient au nombre de dix cents, ce qui est considérable, ils auront un espace suffisant, de l'herbe en abondance, de l'ombre plus qu'il ne leur en faudra, et ils ne courront aucun risque, ce qui est le plus important. Marchez donc, vous autres, ajoutez-ils en s'adressant aux nègres bouviers qui s'étaient arrêtés et écoutaient curieusement cette conversation.

— Venez un peu par ici, monsieur David, dit le planteur ; et le prenant par le bras et le conduisant à l'écart : vous êtes un homme sûr pour lequel je ne veux pas avoir de secrets...

— Je vous dois tout, monsieur répondit le majordome avec émotion.

— Ce n'est pas toujours une raison, mais vous, c'est différent vous êtes presque de la famille et je sais que vous n'êtes pas d'été.

— Le pays est fort travaillé en ce moment par des drôles de la pire espèce, qui ne s'arrêtent nullement pour nous menacer tout haut, nous autres blancs, d'un massacre général, ainsi que cela a eu lieu à l'île Saint-Domingue ; une collision est imminente, la révolte éclatera au moment où l'on y pensera le moins ; peut-être l'arrivée de

l'expédition française, qui aujourd'hui ou demain, au plus tard, mouillera en rade de la Pointe-à-Pitre, servira-t-elle de prétexte pour un soulèvement général des noirs...

— Croyez-vous donc, monsieur, que les choses en soient à ce point ?

— Nous sommes sur un volcan, et je ne parle pas, croyez-le bien, de la Soufrière, ajouta-t-il avec un sourire, en jetant un regard sur le haut pignon du sommet duquel s'élevait en tourbillonnant vers le ciel, un épais panache de fumée jaunâtre ; le conseil provisoire m'a fait avertir du danger qui nous menace, moi et les autres planteurs, et nous recommandent de prendre au plus vite nos précautions. Ce matin avant de se rendre à la Pointe-à-Pitre, mon parent, le capitaine de Chateaufort, m'a dessiné ce plan à la hâte ; vous êtes à peu près ingénieur, vous, monsieur David ?

— Un commandeur doit être bon à tout, monsieur, répondit en riant le majordome.

— C'est vrai reprit le planteur sur le même ton. J'ai fait tracer la ligne par ces noirs ainsi que vous le voyez, il ne s'agit que de creuser ; chargez vous, je vous prie, de faire achever ce travail joignez une centaine d'hommes à ceux qui piochent déjà, de façon à ce que l'enceinte soit terminée d'ici au coucher du soleil.

— Ce sera fait, oui, monsieur.

— Bien ; vous connaissez nos noirs mieux que personne, vous choisissez ceux qui vous paraissent les plus fidèles.

— Le choix sera facile, monsieur, je le dis avec joie, tous vous sont dévoués ; je sais de bonne source qu'ils ont à plusieurs reprises, repoussé les tentatives d'embauchage faites près d'eux, cela de manière à décourager ceux qui essayaient de les entraîner à la révolte.

— Ainsi, vous êtes sûr de nos noirs ?

— Je vous réponds de tous, monsieur.

— Alors tout va bien ; vous leur distribuez des armes, c'est tout ce qu'il faut à nos commencements ; nous nous garderons à l'écart, nous n'accorderons de congé à aucun noir, afin que les mesures que nous prenons ne soient pas ébranlées.

— Oui, monsieur, je songeais en effet à prendre cette précaution.

— Très-bien. Aussitôt que l'enceinte sera terminée, vous le ferez construire sur le terrasse devant la maison, des ajoups dans lesquels les noirs porteront leurs petits ménages et où ils habiteront pendant tout le temps des troubles.

— C'est mesure leur sera très agréable, monsieur ; vous savez combien ces pauvres gens tiennent au peu qu'ils possèdent.

— Et ils ont raison commandeur ; en somme ce sont mes esclaves, je dois veiller sur leur bien-être ; n'est-ce pas à leur travail que je dois ma richesse ?

— Croyez, monsieur, que tous vous seront reconnaissants de ce que vous faites pour eux.

— Je désire qu'ils m'en sachent gré ; au résumé, ma cause est intimement liée à la leur ; en me défendant ils se défendent. Je vous laisse libre de prendre telles dispositions que vous jugerez nécessaires ; je vous donne, en un mot carte blanche, et vous nomme commandeur de l'habitation, m'en rajoutant entièrement à vous pour tout ce qu'il faudra faire.

— Je me montrerai digne de votre confiance.

— Je le sais bien, mon ami ; ne vous ajez pas vu naître ? Maintenant que tout cela est entendu entre nous, ajouta-t-il en riant, je me lave les mains de ce qui arrivera, je ne m'en occupe plus ; cela vous regarde c'est votre affaire.

— Allez, allez, M. de la Brunerie, répondit sur le même ton le majordome, vous pouvez être tranquille ; j'accepte avec joie la responsabilité que vous me confiez.

M. de la Brunerie serra chaleureusement la main de son commandeur, lui remit le papier sur lequel le plan était tracé, et s'éloigna dans la direction de la terrasse, heureux comme un écuyer en vacances.

Au moment où il gravissait l'un pas un peu pesant, les degrés du perron, il aperçut sa fille qui sortait de la maison et s'avançait belle et nonchalante, à sa rencontre.

— Bonjour, mon enfant, lui dit-il en lui mettant deux baisers retentissants, deux vrais baisers de père, sur ses joues roses avec vous bien dormi cette nuit ? ne vous sentez-vous pas fatiguée ce matin ?

— Un grand-chêne, monsieur, un bâtiment léger doit avoir un jour appareillé de la Pointe-à-Pitre pour aller à la recherche de l'escadre française.

— J'ai longtemps examiné la mer et je n'ai rien découvert, répondit le planteur.

— Les bâtiments français doivent voyager au vent de Marie Galante, il est donc impossible de les apercevoir, monsieur.

— Oui, vous avez raison, il en doit être ainsi. A propos, savez-vous que ma fille a besoin de vous ?

— Je l'ignorais, monsieur ; mais, aujourd'hui, comme tous les jours, je suis aux ordres de mademoiselle de la Brunerie.

— Oh ! cela n'est pas autrement grave ; il s'agit tout simplement de l'accompagner à la promenade.

— Je serai heureux de faire ce que désirera mademoiselle ; répondit le vieillard en s'inclinant devant la jeune fille.

— Regardez un peu autour de vous, chasseur ; est-ce que vous ne remarquez pas certains chan-

gements ? — Pardonnez-moi, monsieur, j'en vois de très-importants, au contraire ; il paraît que vous vous mettez en état de défense ?

— Ah ! ah ! vous avez reconnu à tout de suite ; au fait, vous êtes peut-être un vieux soldat ?

— Ma vie a été bien longue, monsieur et les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, m'ont obligé à faire de nombreux métiers, répondit le chasseur évasivement.

— Que pensez-vous de ces précautions, vous qui êtes un homme d'expérience ?

— Je les trouve excellentes, monsieur ; aujourd'hui surtout, dans l'état de trouble où se trouve la colonie on ne saurait trop se mettre sur ses gardes.

— Tout en causant ainsi, ils s'approchèrent de la galerie où la table était mise.

Chacun prit sa place.

Le repas fut très-gai et très-cordial ; il dura près d'une heure.

— Je ne te cache pas, chère enfant que dans l'état de bouleversement où se trouve la colonie, je ne voudrais pas te voir prolonger trop tard la visite aux dames de Tillemont ; tu te souviens ce qui est arrivé hier ?

— Oh ! ne me parlez pas de cela, mon père, j'en suis encore tout tremblante. A quatre heures le plus tard, j'ai été renvoyée à l'habitation, je vous le promets.

— Ben ! Mais qui donc nous arrive là-bas ? dit-il en s'interrompant et regardant dans la direction de l'avenue des Palmiers.

— C'est le chasseur de rats, mon père.

— Comment, tu l'as reconnu à cette distance ? O mes yeux de vingt ans, où êtes-vous ?

— Le chasseur est très-facile à reconnaître pour les personnes accoutumées à le voir souvent ; regardez avec plus d'attention, père ?

— En effet dit le planteur au bout d'un instant.

— C'est brave ainsi ne pouvait mieux choisir son temps pour nous faire une visite.

— N'est-il donc pas toujours certain d'être bien reçu à l'habitation, mon père ?

— Si, ma mignonne, toujours ; d'ailleurs il est bien protégé, et puis nous l'aimons tous.

— Je ne dis pas tout ça, au contraire ; nous lui avons même de grandes obligations ; mais cependant il y a des jours où j'ai sur lui content de le voir.

— Aujourd'hui est un de ces jours-là, mon père ?

— Ma foi, oui, ma chérie ; j'étais fort embarrasé, je te l'ai fait voir pendant ta promenade ; le commandeur ne peut s'absenter de l'habitation il a de la besogne par dessus la tête ; voilà mon homme trouvé, il prendra une dizaine de noirs bien armés avec lui et je serai tranquille.

— Pourquoi donc une si nombreuse escorte ?

— Parce que, ma chère enfant, je suis qu'en ce moment les routes sont infestées de vagabonds de la pire espèce ; or, comme je ne veux pas l'exposer à une répétition de l'attaque d'hier au soir, je préfère prendre mes précautions.

— Je ferai ce qu'il vous plaira, mon père.

— Tu es charmante, ma mignonne.

Tandis que le père et la fille causaient ainsi, le chasseur s'approchait rapidement ; il marchait le dos un peu voûté, le fusil sur l'épaule et ses six ratsiers sur les talons.

Après avoir monté les degrés du perron de la terrasse il s'avança vers le planteur, qui, de son côté alla à sa rencontre en compagnie de sa fille.

Le vieillard salua en ôtant son bonnet, puis il dit de sa voix sonore :

— Je vous souhaite le bonjour et une heureuse journée, monsieur de la Brunerie, ainsi qu'à vous, ma chère mademoiselle Renée.

— Soyez le bienvenu à la Brunerie, répondit cordialement le planteur ; je suis charmé de vous voir. Vous dînez avec nous, c'est convenu.

— Mais, monsieur...

— Je vous en prie, père, dit la jeune fille de sa voix la plus câline et avec son plus gracieux sourire.

— J'accepte, monsieur, répondit aussitôt le chasseur en s'inclinant.

— Allons nous mettre à table, je tombe d'inanition. Que savez-vous de nouveau ce matin ?

— Un grand-chêne, monsieur, un bâtiment léger doit avoir un jour appareillé de la Pointe-à-Pitre pour aller à la recherche de l'escadre française.

— J'ai longtemps examiné la mer et je n'ai rien découvert, répondit le planteur.

— Les bâtiments français doivent voyager au vent de Marie Galante, il est donc impossible de les apercevoir, monsieur.

— Oui, vous avez raison, il en doit être ainsi. A propos, savez-vous que ma fille a besoin de vous ?

— Je l'ignorais, monsieur ; mais, aujourd'hui, comme tous les jours, je suis aux ordres de mademoiselle de la Brunerie.

— Oh ! cela n'est pas autrement grave ; il s'agit tout simplement de l'accompagner à la promenade.

— Je serai heureux de faire ce que désirera mademoiselle ; répondit le vieillard en s'inclinant devant la jeune fille.

— Regardez un peu autour de vous, chasseur ; est-ce que vous ne remarquez pas certains chan-

gements ? — Pardonnez-moi, monsieur, j'en vois de très-importants, au contraire ; il paraît que vous vous mettez en état de défense ?

— Ah ! ah ! vous avez reconnu à tout de suite ; au fait, vous êtes peut-être un vieux soldat ?

— Ma vie a été bien longue, monsieur et les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, m'ont obligé à faire de nombreux métiers, répondit le chasseur évasivement.

— Que pensez-vous de ces précautions, vous qui êtes un homme d'expérience ?

— Je les trouve excellentes, monsieur ; aujourd'hui surtout, dans l'état de trouble où se trouve la colonie on ne saurait trop se mettre sur ses gardes.

— Tout en causant ainsi, ils s'approchèrent de la galerie où la table était mise.

Chacun prit sa place.

Le repas fut très-gai et très-cordial ; il dura près d'une heure.

— Je ne te cache pas, chère enfant que dans l'état de bouleversement où se trouve la colonie, je ne voudrais pas te voir prolonger trop tard la visite aux dames de Tillemont ; tu te souviens ce qui est arrivé hier ?

— Oh ! ne me parlez pas de cela, mon père, j'en suis encore tout tremblante. A quatre heures le plus tard, j'ai été renvoyée à l'habitation, je vous le promets.

— Ben ! Mais qui donc nous arrive là-bas ? dit-il en s'interrompant et regardant dans la direction de l'avenue des Palmiers.

— C'est le chasseur de rats, mon père.

— Comment, tu l'as reconnu à cette distance ? O mes yeux de vingt ans, où êtes-vous ?

— Le chasseur est très-facile à reconnaître pour les personnes accoutumées à le voir souvent ; regardez avec plus d'attention, père ?

— En effet dit le planteur au bout d'un instant.

— C'est brave ainsi ne pouvait mieux choisir son temps pour nous faire une visite.

— N'est-il donc pas toujours certain d'être bien reçu à l'habitation, mon père ?

— Si, ma mignonne, toujours ; d'ailleurs il est bien protégé, et puis nous l'aimons tous.

— Je ne dis pas tout ça, au contraire ; nous lui avons même de grandes obligations ; mais cependant il y a des jours où j'ai sur lui content de le voir.

— Aujourd'hui est un de ces jours-là, mon père ?

— Ma foi, oui, ma chérie ; j'étais fort embarrasé, je te l'ai fait voir pendant ta promenade ; le commandeur ne peut s'absenter de l'habitation il a de la besogne par dessus la tête ; voilà mon homme trouvé, il prendra une dizaine de noirs bien armés avec lui et je serai tranquille.

— Pourquoi donc une si nombreuse escorte ?

— Parce que, ma chère enfant, je suis qu'en ce moment les routes sont infestées de vagabonds de la pire espèce ; or, comme je ne veux pas l'exposer à une répétition de l'attaque d'hier au soir, je préfère prendre mes précautions.

— Je ferai ce qu'il vous plaira, mon père.

— Tu es charmante, ma mignonne.

Tandis que le père et la fille causaient ainsi, le chasseur s'approchait rapidement ; il marchait le dos un peu voûté, le fusil sur l'épaule et ses six ratsiers sur les talons.

Après avoir monté les degrés du perron de la terrasse il s'avança vers le planteur, qui, de son côté alla à sa rencontre en compagnie de sa fille.

Le vieillard salua en ôtant son bonnet, puis il dit de sa voix sonore :

— Je vous souhaite le bonjour et une heureuse journée, monsieur de la Brunerie, ainsi qu'à vous, ma chère mademoiselle Renée.

— Soyez le bienvenu à la Brunerie, répondit cordialement le planteur ; je suis charmé de vous voir. Vous dînez avec nous, c'est convenu.

— Mais, monsieur...

— Je vous en prie, père, dit la jeune fille de sa voix la plus câline et avec son plus gracieux sourire.

— J'accepte, monsieur, répondit aussitôt le chasseur en s'inclinant.

— Allons nous mettre à table, je tombe d'inanition. Que savez-vous de nouveau ce matin ?

— Un grand-chêne, monsieur, un bâtiment léger doit avoir un jour appareillé de la Pointe-à-Pitre pour aller à la recherche de l'escadre française.

— J'ai longtemps examiné la mer et je n'ai rien découvert, répondit le planteur.

— Les bâtiments français doivent voyager au vent de Marie Galante, il est donc impossible de les apercevoir, monsieur.

— Oui, vous avez raison, il en doit être ainsi. A propos, savez-vous que ma fille a besoin de vous ?

— Je l'ignorais, monsieur ; mais, aujourd'hui, comme tous les jours, je suis aux ordres de mademoiselle de la Brunerie.

— Oh ! cela n'est pas autrement grave ; il s'agit tout simplement de l'accomp

Déclat à M. E. Bouthiller, avocat.

VIR DE BORD, MON AMI PIERRE

(CHANSONNETTE CANADIENNE)

Paroles et musique d'un "Canadien des vieux pays"

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN

Allegretto.



Gaiement



Ritén.



Rall.



Un jour au bord de la rivière,
Par un beau soleil de printemps,
La fillette rencontra Pierre
Qui se dit : "Ben sûr c'est là l'bon temps !"
— Ah ! bonjour, mademoiselle ! Thérèse,
(C'était son nom) "le temps est beau ;
"Le soleil, ça met l'écœur à l'aise ;
"On est-y ben au bord de l'eau !"
(Presque parlé.)
La fillette, en baissant les yeux,
Lui dit : "Je ne comprends pas, monsieur."
"Vir de bord,
"Mon ami Pierre,
"Car il en est temps encor."
Mais il ne m'écoula guère :
Vous verrez qu'il eut grand tort. } bis.

— Mademoiselle, je voulais vous dire
"Que, depuis environ un an,
"Pour vos beaux yeux mon cœur soupire
"Et qu'il s'agit d'aller à l'autel !"
"Si votre cœur daignait m'entendre,
"Ah ! sapristi ! que j'aurais l'heur !
"J'aurais l'heur d'être à l'autel !"
"Le vrai modèle des amoureux !"
(Presque parlé.)
— Ah ! ben, dit la fill, pour le cou,
"Monsieur Pierre, c'est-à-dire dev'n fou ?"
"Vir de bord,
"Mon ami Pierre,
"Car il en est temps encor."
Mais il ne m'écoula guère,
Vous verrez qu'il eut grand tort. } bis.

— "Sachez donc ici, monsieur Pierre,
"Que j'aime Jean, votre cousin,
"Et que la noce va se faire
"Dès qu'on aura fini les foins."
"Vous croyez qu'à regarder les filles,
"Ca leur donne tout d'un coup l'amour ;
"Ces façons-là n'ont pas gentilles,
"Et vous jouerez queu' mauvais tour."
(Presque parlé.)
— "Maintenant, pour piquer au p's court,
"Prenez c't avis-là, M. Pierre, et bonjour !"
"Vir de bord,
"Mon ami Pierre,
"Car il en est temps encor."
Mais il ne m'écoula guère :
Vous verrez qu'il eut grand tort. } bis.

se ; on leur proposerait de choisir entre eux qu'elles ne le sauraient pas ; sans être dévergondées, elles se considéraient comme revenant de droit aux hommes blancs, ou noirs, sous le toit desquelles elles vivaient.

Une négresse africaine est à qui veut la prendre, une négresse créole à qui elle veut bien se donner, ou, pour être plus vrai, se vendre.

Ce n'est ni le fouet, ni l'esprit, ni la beauté qui comptent les belles esclaves, c'est l'orgueil ; toute avare de discipline, mystérieuse et impossible avec les négresses ; si elles consentent à être achetées, elles comptent, elles veulent avant tout qu'on le sache.

Tous les crisements de race proviennent donc d'union clandestine, d'amours plus ou moins cachés entre blancs et noirs mais tous les répons, jamais entre blancs et noirs ; de plus les blancs n'ont jamais les négresses, ce qui se comprend facilement, aux colonies surtout, où toutes les femmes de couleurs, ou du moins la plus grande partie d'aujourd'hui, ont jadis été esclaves.

La race des mulâtres est donc originairement formée d'enfants naturels et considérée comme extra-morale et extra-légale. Si grand que soit leur intelligence, ils ne peuvent, aux colonies, faire cette tâche, stigmatisée, déshonorante, de la société au dehors de la société organisée dans laquelle on leur a refusé une place assignée se fondant sur ce que leurs enfants eux-mêmes ne leur ressemblent pas et ne sont point de leur couleur ; produits par un caprice de la nature, ils sont seuls et demeurent seuls.

Heureusement, ceci n'est qu'un préjugé destiné à s'effacer. Dans les colonies françaises, où toutes les familles blanches sont considérées, très distinguées, généralement par leur éducation, l'endroit des hommes de couleur, les mulâtres sont employables, même réprouvés ; en un mot, ces malheureux, si vaste que soient leurs capacités personnelles, si grandes que soient leurs qualités, sont, par une fatalité contre laquelle ils essayeraient vainement de se débattre, en butte au mépris des blancs et à la haine des noirs ; ces pauvres parias de la société coloniale ont tellement conscience de leur infériorité, qu'ils se courbent humblement ; et, à quelque degré d'humour, de considération ou de fortune qu'ils appartiennent, ils demeurent toujours en dehors des autres classes privilégiées, blanches ou noires, sans tenter jamais de franchir la ligne de démarcation qui les en sépare.

Et maintenant nous fermerons cette longue parenthèse, et nous reprendrons notre récit où nous l'avons laissé, en revenant à l'histoire de madame Sumera ou le commandant Delgrès et mademoiselle Renée de la Brunerie se

trouvaient en présence.

Il y eut un silence assez long. Le mulâtre, que, malgré son grade supérieur, la hauteaine jeune fille n'avait pas autorisé à prendre un siège, se tenait debout devant elle, le chapeau à la main.

Bien qu'il conservât les apparences les plus respectueuses et presque les plus humbles en face de Renée de la Brunerie, cependant un observateur aurait compris, en voyant ses sourcils froncés, les tressaillements nerveux des muscles de sa face, qu'une tempête terrible grondait sourdement dans le cœur de cet homme, et qu'il lui fallait une puissance de volonté immense pour refouler ainsi le sentiment de sa dignité outragée.

— J'attends, monsieur, dit-elle, la jeune fille d'une voix brève en lui jetant un regard presque dédaigneux.

Au son de cette voix, le mulâtre tressailla.

Il redressa sa haute taille, rejeta sa tête en arrière par un mouvement plein de noblesse, une expression de volonté énergique et de résolution implacable éclata sur son visage subitement transfiguré mais ce ne fut qu'un éclair ; presque aussitôt un sourire douloureux plissa les commissures de ses lèvres, un soupir ressemblant à un sanglot s'échappa de sa poitrine haletante, et se courbant respectueusement devant la jeune fille :

— Vous êtes bien cruelle, mademoiselle, dit-il d'une voix douce presque plaintive, pour un homme qui n'a jamais eu vous à l'offense, ni par ses paroles, ni par ses actions, ni même par ses regards.

— Moi, monsieur ! si elle avec surprise j'ai été cruelle envers vous ? Veuillez, je vous prie m'expliquer ce que vous entendez par ces paroles que je ne puis et ne veux comprendre.

— Mademoiselle...

— Monsieur, reprit-elle avec impatience, vous exigez est impatient quel moi, je ne voulais pas consentir ; vaincu par vos obsessions j'ai cédé, de guerre lasse, à votre volonté. Eh bien, maintenant c'est moi qui exige, c'est moi qui ordonne ; parlez je le veux !

— Madame, vous êtes reine...

— Pas de grands mots, de la franchise ; dites-moi une fois pour toutes ce que vous prétendez avoir à m'apprendre.

— Oui, répondit Delgrès avec amertume ; finissons-en, n'est-ce pas, madame ?

— Oui, certes, monsieur, finissons-en, car tout ceci me fatigue. Que peut-il y avoir de commun, si l'un vous plaît, entre le commandant Delgrès et mademoiselle de la Brunerie ? Est-ce le service que par hasard vous m'avez rendu, qui suffit pour établir cette communauté à laquelle vous prétendez ? Je vous ai remercié, plus peut-être que

je ne devais le faire ; cela ne suffit-il pas ? Parlez, monsieur, je suis riche, combien vous dois-je encore ?

Ces paroles de mademoiselle de la Brunerie étaient cruelles ; rien dans l'attitude de la jeune fille n'en diminuait le côté pénible.

— Oh ! mademoiselle ! un tel outrage à moi !... s'écria Delgrès les dents serrées par les efforts qu'il faisait pour se contenir.

— De quel outrage parlez-vous monsieur ? reprit-elle ironiquement ; toute peine mérite salaire ; toute bonne action, récompense ou paye comme on peut ; mais cette récompense, ajouta-t-elle en scandant ses mots, ne doit, dans aucun cas dépasser la valeur du service rendu. Faites vite, monsieur, qu'avez-vous à me demander ?

— Rien, mademoiselle, répondit sèchement Delgrès ; vous êtes libre de vous retirer.

La jeune fille fit un mouvement pour se lever, mais après une courte hésitation, elle reprit son siège et, regardant fixement le mulâtre avec une expression de dédain, de hauteur et de pitié impossible à rendre.

— Ecoutez-moi, monsieur, lui dit-elle, car si vous yrenez, j'ai moi, maintenant à vous entretenir ; puisque nous voici face à face et que vous l'avez voulu, vous connaissez ma pensée toute entière.

— Je vous écoute avec le plus profond respect, mademoiselle, répondit l'officier en s'inclinant.

— Il serait à souhaiter que vos paroles fussent moins ambiguës, monsieur, vos manières moins respectueuses en apparence et que vos actes le fussent davantage en réalité.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous entendez par là.

— Vous allez me comprendre, monsieur, je m'expliquerai franchement ; j'ai tenu à ce que vous sachiez bien les gens de mes paroles, car cette fois est la dernière sans doute que nous nous trouverons face à face.

— Peut-être mademoiselle, répondit Delgrès d'une voix sourde.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, monsieur ; mais jamais par le fait de ma volonté, vous ne vous retrouverez comme aujourd'hui devant moi.

Renée de la Brunerie s'accouda négligemment sur l'angle de la table près de laquelle elle était assise, se pencha légèrement de côté, tourna la tête de trois quarts, et, les yeux demi-clos, la bouche dédaigneuse.

— Monsieur le commandant Delgrès, il ne convient pas, je le sais, aux femmes de s'occuper de politique ; vous me permettez, cependant, si-elle avec une certaine amertume, de vous en dire un mot, mais un seul. Il a plu un jour, à la Convention na-

tionale emportée par la fièvre de liberté qui l'enivrait, de décréter l'émancipation des noirs, mesure dont il ne me saurait convenir de discuter avec vous l'opportunité ; mais en décrétant la liberté des esclaves la convention nationale n'a pas, que je sache ordonné en même temps l'esclavage des blancs, et livré ceux-ci en pâture aux caprices ou aux folles prétentions qui pourraient incontinent germer dans le cerveau exalté de certains des nouveaux affranchis...

— Madame !...

— Laissez-moi parler, monsieur, vous me répondrez si bon vous semble.

Les esclaves une fois libres, justice entière plus qu'entière, leur dû service rendu. Faites vite, monsieur, qu'avez-vous à me demander ?

— Rien, mademoiselle, répondit sèchement Delgrès ; vous êtes libre de vous retirer.

La jeune fille fit un mouvement pour se lever, mais après une courte hésitation, elle reprit son siège et, regardant fixement le mulâtre avec une expression de dédain, de hauteur et de pitié impossible à rendre.

— Ecoutez-moi, monsieur, lui dit-elle, car si vous yrenez, j'ai moi, maintenant à vous entretenir ; puisque nous voici face à face et que vous l'avez voulu, vous connaissez ma pensée toute entière.

— Je vous écoute avec le plus profond respect, mademoiselle, répondit l'officier en s'inclinant.

— Il serait à souhaiter que vos paroles fussent moins ambiguës, monsieur, vos manières moins respectueuses en apparence et que vos actes le fussent davantage en réalité.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous entendez par là.

— Vous allez me comprendre, monsieur, je m'expliquerai franchement ; j'ai tenu à ce que vous sachiez bien les gens de mes paroles, car cette fois est la dernière sans doute que nous nous trouverons face à face.

— Peut-être mademoiselle, répondit Delgrès d'une voix sourde.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, monsieur ; mais jamais par le fait de ma volonté, vous ne vous retrouverez comme aujourd'hui devant moi.

Renée de la Brunerie s'accouda négligemment sur l'angle de la table près de laquelle elle était assise, se pencha légèrement de côté, tourna la tête de trois quarts, et, les yeux demi-clos, la bouche dédaigneuse.

— Monsieur le commandant Delgrès, il ne convient pas, je le sais, aux femmes de s'occuper de politique ; vous me permettez, cependant, si-elle avec une certaine amertume, de vous en dire un mot, mais un seul. Il a plu un jour, à la Convention na-

tionale emportée par la fièvre de liberté qui l'enivrait, de décréter l'émancipation des noirs, mesure dont il ne me saurait convenir de discuter avec vous l'opportunité ; mais en décrétant la liberté des esclaves la convention nationale n'a pas, que je sache ordonné en même temps l'esclavage des blancs, et livré ceux-ci en pâture aux caprices ou aux folles prétentions qui pourraient incontinent germer dans le cerveau exalté de certains des nouveaux affranchis...

— Madame !...

— Laissez-moi parler, monsieur, vous me répondrez si bon vous semble.

Les esclaves une fois libres, justice entière plus qu'entière, leur dû service rendu. Faites vite, monsieur, qu'avez-vous à me demander ?

— Rien, mademoiselle, répondit sèchement Delgrès ; vous êtes libre de vous retirer.

La jeune fille fit un mouvement pour se lever, mais après une courte hésitation, elle reprit son siège et, regardant fixement le mulâtre avec une expression de dédain, de hauteur et de pitié impossible à rendre.

— Ecoutez-moi, monsieur, lui dit-elle, car si vous yrenez, j'ai moi, maintenant à vous entretenir ; puisque nous voici face à face et que vous l'avez voulu, vous connaissez ma pensée toute entière.

— Je vous écoute avec le plus profond respect, mademoiselle, répondit l'officier en s'inclinant.

— Il serait à souhaiter que vos paroles fussent moins ambiguës, monsieur, vos manières moins respectueuses en apparence et que vos actes le fussent davantage en réalité.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous entendez par là.

— Vous allez me comprendre, monsieur, je m'expliquerai franchement ; j'ai tenu à ce que vous sachiez bien les gens de mes paroles, car cette fois est la dernière sans doute que nous nous trouverons face à face.

— Peut-être mademoiselle, répondit Delgrès d'une voix sourde.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, monsieur ; mais jamais par le fait de ma volonté, vous ne vous retrouverez comme aujourd'hui devant moi.

Renée de la Brunerie s'accouda négligemment sur l'angle de la table près de laquelle elle était assise, se pencha légèrement de côté, tourna la tête de trois quarts, et, les yeux demi-clos, la bouche dédaigneuse.

— Monsieur le commandant Delgrès, il ne convient pas, je le sais, aux femmes de s'occuper de politique ; vous me permettez, cependant, si-elle avec une certaine amertume, de vous en dire un mot, mais un seul. Il a plu un jour, à la Convention na-

tionale emportée par la fièvre de liberté qui l'enivrait, de décréter l'émancipation des noirs, mesure dont il ne me saurait convenir de discuter avec vous l'opportunité ; mais en décrétant la liberté des esclaves la convention nationale n'a pas, que je sache ordonné en même temps l'esclavage des blancs, et livré ceux-ci en pâture aux caprices ou aux folles prétentions qui pourraient incontinent germer dans le cerveau exalté de certains des nouveaux affranchis...

— Madame !...

— Laissez-moi parler, monsieur, vous me répondrez si bon vous semble.

Les esclaves une fois libres, justice entière plus qu'entière, leur dû service rendu. Faites vite, monsieur, qu'avez-vous à me demander ?

— Rien, mademoiselle, répondit sèchement Delgrès ; vous êtes libre de vous retirer.

La jeune fille fit un mouvement pour se lever, mais après une courte hésitation, elle reprit son siège et, regardant fixement le mulâtre avec une expression de dédain, de hauteur et de pitié impossible à rendre.

— Ecoutez-moi, monsieur, lui dit-elle, car si vous yrenez, j'ai moi, maintenant à vous entretenir ; puisque nous voici face à face et que vous l'avez voulu, vous connaissez ma pensée toute entière.

— Je vous écoute avec le plus profond respect, mademoiselle, répondit l'officier en s'inclinant.

— Il serait à souhaiter que vos paroles fussent moins ambiguës, monsieur, vos manières moins respectueuses en apparence et que vos actes le fussent davantage en réalité.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous entendez par là.

— Vous allez me comprendre, monsieur, je m'expliquerai franchement ; j'ai tenu à ce que vous sachiez bien les gens de mes paroles, car cette fois est la dernière sans doute que nous nous trouverons face à face.

— Peut-être mademoiselle, répondit Delgrès d'une voix sourde.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, monsieur ; mais jamais par le fait de ma volonté, vous ne vous retrouverez comme aujourd'hui devant moi.

Renée de la Brunerie s'accouda négligemment sur l'angle de la table près de laquelle elle était assise, se pencha légèrement de côté, tourna la tête de trois quarts, et, les yeux demi-clos, la bouche dédaigneuse.

— Monsieur le commandant Delgrès, il ne convient pas, je le sais, aux femmes de s'occuper de politique ; vous me permettez, cependant, si-elle avec une certaine amertume, de vous en dire un mot, mais un seul. Il a plu un jour, à la Convention na-

tionale emportée par la fièvre de liberté qui l'enivrait, de décréter l'émancipation des noirs, mesure dont il ne me saurait convenir de discuter avec vous l'opportunité ; mais en décrétant la liberté des esclaves la convention nationale n'a pas, que je sache ordonné en même temps l'esclavage des blancs, et livré ceux-ci en pâture aux caprices ou aux folles prétentions qui pourraient incontinent germer dans le cerveau exalté de certains des nouveaux affranchis...

— Madame !...

— Laissez-moi parler, monsieur, vous me répondrez si bon vous semble.

Les esclaves une fois libres, justice entière plus qu'entière, leur dû service rendu. Faites vite, monsieur, qu'avez-vous à me demander ?

— Rien, mademoiselle, répondit sèchement Delgrès ; vous êtes libre de vous retirer.

La jeune fille fit un mouvement pour se lever, mais après une courte hésitation, elle reprit son siège et, regardant fixement le mulâtre avec une expression de dédain, de hauteur et de pitié impossible à rendre.

— Ecoutez-moi, monsieur, lui dit-elle, car si vous yrenez, j'ai moi, maintenant à vous entretenir ; puisque nous voici face à face et que vous l'avez voulu, vous connaissez ma pensée toute entière.

— Je vous écoute avec le plus profond respect, mademoiselle, répondit l'officier en s'inclinant.

— Il serait à souhaiter que vos paroles fussent moins ambiguës, monsieur, vos manières moins respectueuses en apparence et que vos actes le fussent davantage en réalité.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous entendez par là.

— Vous allez me comprendre, monsieur, je m'expliquerai franchement ; j'ai tenu à ce que vous sachiez bien les gens de mes paroles, car cette fois est la dernière sans doute que nous nous trouverons face à face.

— Peut-être mademoiselle, répondit Delgrès d'une voix sourde.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, monsieur ; mais jamais par le fait de ma volonté, vous ne vous retrouverez comme aujourd'hui devant moi.

Renée de la Brunerie s'accouda négligemment sur l'angle de la table près de laquelle elle était assise, se pencha légèrement de côté, tourna la tête de trois quarts, et, les yeux demi-clos, la bouche dédaigneuse.

— Monsieur le commandant Delgrès, il ne convient pas, je le sais, aux femmes de s'occuper de politique ; vous me permettez, cependant, si-elle avec une certaine amertume, de vous en dire un mot, mais un seul. Il a plu un jour, à la Convention na-

tionale emportée par la fièvre de liberté qui l'enivrait, de décréter l'émancipation des noirs, mesure dont il ne me saurait convenir de discuter avec vous l'opportunité ; mais en décrétant la liberté des esclaves la convention nationale n'a pas, que je sache ordonné en même temps l'esclavage des blancs, et livré ceux-ci en pâture aux caprices ou aux folles prétentions qui pourraient incontinent germer dans le cerveau exalté de certains des nouveaux affranchis...

— Madame !...

— Laissez-moi parler, monsieur, vous me répondrez si bon vous semble.

Les esclaves une fois libres, justice entière plus qu'entière, leur dû service rendu. Faites vite, monsieur, qu'avez-vous à me demander ?

— Rien, mademoiselle, répondit sèchement Delgrès ; vous êtes libre de vous retirer.

La jeune fille fit un mouvement pour se lever, mais après une courte hésitation, elle reprit son siège et, regardant fixement le mulâtre avec une expression de dédain, de hauteur et de pitié impossible à rendre.

— Ecoutez-moi, monsieur, lui dit-elle, car si vous yrenez, j'ai moi, maintenant à vous entretenir ; puisque nous voici face à face et que vous l'avez voulu, vous connaissez ma pensée toute entière.

— Je vous écoute avec le plus profond respect, mademoiselle, répondit l'officier en s'inclinant.

— Il serait à souhaiter que vos paroles fussent moins ambiguës, monsieur, vos manières moins respectueuses en apparence et que vos actes le fussent davantage en réalité.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous entendez par là.

— Vous allez me comprendre, monsieur, je m'expliquerai franchement ; j'ai tenu à ce que vous sachiez bien les gens de mes paroles, car cette fois est la dernière sans doute que nous nous trouverons face à face.

— Peut-être mademoiselle, répondit Delgrès d'une voix sourde.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, monsieur ; mais jamais par le fait de ma volonté, vous ne vous retrouverez comme aujourd'hui devant moi.

Renée de la Brunerie s'accouda négligemment sur l'angle de la table près de laquelle elle était assise, se pencha légèrement de côté, tourna la tête de trois quarts, et, les yeux demi-clos, la bouche dédaigneuse.

— Monsieur le commandant Delgrès, il ne convient pas, je le sais, aux femmes de s'occuper de politique ; vous me permettez, cependant, si-elle avec une certaine amertume, de vous en dire un mot, mais un seul. Il a plu un jour, à la Convention na-

(A continuer)

